

LES HOMMES POLITIQUES SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



COVID-19 - LETHARGIE DANS LES PARTIS POLITIQUES

Des analystes jettent un regard critique

Depuis la déclaration de la pandémie au Sénégal suivie de la rencontre au palais, le 24 mars 2020, entre le chef de l'État et les leaders de l'opposition, rien ne semble bouger dans l'arène politique. C'est pratiquement la léthargie totale, sous prétexte que la situation sanitaire nécessite une union sacrée de toutes les forces pour bouter hors du Sénégal le Coronavirus. Dans cette situation, la vie des partis politiques est en berne. Les opposants sont tous absents dans le cadre du dialogue politique. Dans une telle situation, qui gagne, qui perd ? Pour répondre à cette interrogation, nous avons recueilli les analyses d'observateurs de la scène politique.



Abdoulaye Mbow,
Redchef Tribune

« Personne n'y gagne »

« Je crois qu'il faut intervenir à deux niveaux. Il est vrai qu'à un moment donné les Sénégalais ne voulaient pas entendre de discours politico-politiciens compte tenu de la pandémie à coronavirus. Il y avait un consensus. Maintenant que les activités ont repris leur cours, que le Sénégal traverse une crise profonde sur tous les secteurs, je crois qu'il est urgent et opportun que l'opposition, dans sa large majorité, prenne position. Non pas seulement pour manifester, faire des sit-in, mais pour faire des propositions parce qu'en réalité ce sont des questions qui concernent la Nation toute entière. Et quand on parle de nation sénégalaise, les leaders politiques sénégalais sont interpellés. Ils devaient et pouvaient apporter leurs contributions. Aujourd'hui qu'ils sont aphones, qu'ils ont déserté le terrain, je crois que ça ne peut pas leur profiter. On voit que ce sont des activistes qui ont pris le relais du combat que de-

vait jouer l'opposition. Je crois que les principaux perdants sont ces leaders de l'opposition ; c'est aussi les militants à la base parce qu'en réalité, un parti politique c'est une animation collective. En dehors de Sonko, du Crd de Mamadou Lamine et Cie, on ne sent pas l'opposition se battre pour mener ce combat de relance économique, de propositions, de participation, d'actions et de réactions. Le pouvoir, non plus, ne peut pas profiter de la situation pour un positionnement politique. Parce que nous constatons tous qu'il y a un tâtonnement au plus haut sommet de l'État, et on ne voit pas trop les gens du pouvoir monter au créneau pour montrer qu'ils travaillent pour aider les Sénégalais à se tirer de ces difficultés énormes. »



Moustapha Diop,
Directeur Walf Tv

« Le grand perdant, c'est la démocratie »

« A mon avis, le principal perdant dans cette situation c'est la démocratie sénégalaise. Pour moi, en démocratie, le débat ne doit jamais s'arrêter. Il doit

avoir lieu à tout moment, quel que soit le contexte. J'ai l'habitude de rappeler qu'au cœur de la guerre mondiale, il y a eu des débats démocratiques assez intéressants, notamment au Royaume-Uni. C'est la 1ère lecture que je fais de cette situation. Maintenant, si vous regardez un peu ce qui se passe dans ce pays, du point de vue du paysage médiatique, on voit qu'il y a une certaine classe politique qui a choisi de rendre les armes. Ce sont des gens qui ne se prononcent plus sur des questions d'actualité. Aujourd'hui, avec cette vacance, ce sont souvent des activistes, comme le Fapp-Francé Dégage, qui occupent l'espace politique laissé vacant par les acteurs politiques traditionnels. Ce sont ces gens qui sont au plus près des populations. Ce sont eux qui prennent la parole pour les défendre sur les questions foncières, sociales... En dehors d'eux, on n'entend que Sonko et dans une moindre mesure le CRD d'Abdoulaye Mbow et Cie. Les plus grands perdants aujourd'hui, ce sont les acteurs traditionnels comme Rewmi d'Idrissa Seck qu'on n'entend pratiquement plus, le Pds qui ne se prononce plus sur les questions d'actualité et même le parti au pouvoir. Depuis quand avez-vous entendu l'Apr soutenir le gouvernement sur les grandes questions. Quand on les entend, c'est juste sur des conflits de bas étage entre certains leaders qui s'insultent par médias interposés. Tout cela fait qu'aujourd'hui dans cette affaire, c'est toute la classe politique qui est perdante. En dehors de quelques exceptions ».



El Hassane Sall,
journaliste Tribune

« Cette léthargie est toute bénéfique pour Macky Sall »

« Je crois que s'il y a quelqu'un qui gagne dans une telle situation de léthargie, c'est le Pouvoir. Parce que, normalement avec la manière dont le Pouvoir a géré la crise sanitaire, l'opposition aurait dû avoir trop de choses à dire mais, ce pouvoir reste pénard aujourd'hui parce que l'opposition a choisi de se taire, de le laisser dériver à sa guise. Tout le monde a constaté qu'au début de cette pandémie, il y avait une union sacrée. Le fait que Sonko qui est un de ses adversaires les plus critiques soit allé au Palais répondre à l'appel du président est la preuve que l'heure était vraiment grave. Mais, après avoir géré la situation pendant quelques semaines, il y a eu un relâchement et un tâtonnement que tout le monde devait dénoncer, les leaders de l'opposition en premier. Car, non seulement la crise sanitaire a été très mal gérée mais encore, il y a eu beaucoup de scandales,

une gestion opaque du Fonds Force covid-19. Alors que c'est la transparence qui devrait prévaloir. Car, c'est de l'argent public. Habib Sy avait rendu le tablier en dénonçant l'opacité de la gestion. Avec cette léthargie, de l'opposition, le président Macky Sall est en roue libre. C'est tout bénéfique pour lui ».



Mame Gor,

Redchef adjoint Africa check

« Cette léthargie, comme vous l'appellez, ne peut profiter qu'aux tenants du pouvoir. Depuis la crise sanitaire liée au coronavirus, pas la moindre critique des anciens candidats à la présidentielle contre le régime à l'exception notable de Ousmane Sonko. Le pouvoir profite bien de la situation pour dérouler malgré les grincements de dents d'une Société civile qui a beaucoup perdu de sa superbe. Mais le pouvoir court aussi des risques. S'il échoue malgré le répit qui lui est accordé, comme on semble le noter, il sera plus exposé aux réprimandes et sera plus imperméable aux critiques. ».

DÉBAT INTERNE ET LIBERTÉ DANS LES PARTIS POLITIQUES

Le chemin de croix

La grande difficulté, pour les militants, et, surtout, pour les leaders des partis politiques au Sénégal, est double : d'abord, comment marquer son identité, sa différence dans un parti où l'idéologie est pratiquement inexistante, ensuite comment animer un parti politique dans un nombre infinitésimal de partis qui disent presque la même chose ?

Par Baye Saliou THIAM

Il faut remarquer que les raisons qui font militer un homme dans un parti politique au Sénégal ne sont pas forcément politiques ni même rationnelles : d'aucuns militent par affinité communautaire, d'autres par proximité géographique et la plupart par émotion. Comment un parti politique peut-il se construire une identité sans débat interne ?

Le parti politique lui-même est une source de rente pour les militants et sympathisants : en plus d'être entièrement financé par son fondateur, les membres croient naïvement que leur décision de militer dans le parti leur donne le droit de bénéficier des ressources du leader. L'éthique politique, la morale démocratique devraient suffire à s'abstenir d'inféoder le destin de milliers d'hommes à ses intérêts personnels. Toutes les guerres civiles en Afrique ont commencé par de telles pratiques. La liberté est ici dans le besoin, l'envie, la convoitise des premières places et des rentes qu'elles permettent. Une telle liberté n'est pas seulement nocive au parti politique, elle est une imposture dangereuse pour la démocratie. Les crieurs publics et autres vitupérateurs incarnent en général cette posture : incapables de se forger une identité réelle dans les idées, ils se réfugient dans la surenchère. Selon, Assane Samb, journaliste et analyste politique : « Les partis politiques au Sénégal ont eu une trajectoire qui a impacté sur leur mode de fonctionnement ». La personnalisation des partis politiques ne pourrait jamais prospérer s'il n'y avait pas une mentalité de soumission volontaire de quelques responsables. Pour le journaliste : « Ce manque de liberté est

observé un peu partout, notamment dans les partis les plus populaires, en dehors des partis de Gauche où il y a un comité directeur puissant qui gère le parti à la manière d'une Sarl (société à responsabilité limitée) » ; mais ajoute-t-il, « dans les partis de Gauche, il y a quand même une forme de démocratie de collégialité qu'on n'observe pas ailleurs ».

Les calculs chauvins ont toujours nourri et fortifié les postures autocratiques. Quand la politique ne se nourrit pas d'idées, elle se nourrit d'invectives, de violences et d'émotions. Le chauvinisme ne fait pas une carrière politique riche et durable. C'est ce qui fait que les différents grands leaders dans nos partis politiques ont chacun leur agenda caché à l'intérieur même de l'agenda du parti.

Le phénomène de la transhumance tant décrié s'explique en partie par cet embouteillage des agendas des uns et des autres dans le même parti. Il suffit de jeter un regard sur les programmes des différents partis qui se disputent l'espace public et le pouvoir politique au Sénégal pour se rendre compte que l'identité des fondateurs rend impossible ou aléatoire la construction d'une identité politique différente. Cela explique-t-il le désamour des populations envers les partis politiques ? L'absence de démocratie interne, fait remarquer Assane Samb, « n'explique pas le divorce entre les populations et les partis politiques : entre les partis politiques et les populations, il y a une rupture de confiance ». Quand des responsables politiques se définissent eux-mêmes comme des satellites non d'un parti, mais d'un homme, comment penser se forger une personnalité propre ? Le débat, le suffrage universel, l'esprit civique et républicain (au sein même de la structure de base) la liberté d'expression, etc. Aucune forme de démocratie ne saurait exister ni se maintenir sans ces principes qu'on peut qualifier de cardinaux. Ces principes ne peuvent être actualisés dans un parti politique que lorsque les règles qui ont présidé à sa naissance sont les piliers qui devraient servir à réaliser son ambition ou vision. Un parti qui est réfractaire à la démocratie ne pourra que malaisément



Youssou Ndour ne vit de son art que parce qu'il se sera au préalable acquitté de son « obligation » de produire des œuvres d'art réussies

gouverner démocratiquement s'il accède au pouvoir. La démocratie, ça s'apprend dans toutes les dimensions de l'existence, car elle a son siège dans l'esprit. Quand on dit de la démocratie qu'elle est un esprit, c'est pour simplement signifier qu'elle est une attitude, un comportement et, avant tout bien sûr, une façon de penser. Malheureusement dans notre pays on veut vivre de la politique sans vraiment songer à la faire vivre. Le prix à payer pour compenser ce manque de démocratie interne, fait remarquer Assane Samb, « c'est que certains adaptent des attitudes de militants alimentaires avec un chef de parti qui pourvoie aux besoins des militants, en prenant en charge certaines dépenses ». C'est humain que tout citoyen se donne une ambition de leader, un destin présidentiel, mais faudrait-il qu'auparavant qu'il intériorise le principe selon lequel l'art politique est comme les beaux-arts. Youssou Ndour ne vit de son art que parce qu'il se sera au préalable acquitté de son « obligation » de produire des œuvres d'art réussies. Si la réussite d'une œuvre d'art est la beauté, celle de l'art politique est la noblesse des idées et la cohérence de la démarche. La plupart de nos hommes politiques se comportent comme de simples charognards : ils se positionnent de façon tellement opportuniste que leur trajectoire politique

est illisible, incohérente et dépourvue de bonté.

Assane Samb journaliste, analyste politique : « Il y a une personnalisation des partis politiques au Sénégal »

« L'absence de démocratie interne dans les partis politiques explique la floraison de formations politiques au Sénégal. Tous ceux qui ne sont pas d'accord quittent et vont créer leur propre parti. Ce qui explique la dislocation des grands partis. Malheureusement ceux qui quittent ces partis pour aller en créer d'autres ne brillent pas et vivent souvent dans l'anonymat politique. Pour asseoir un grand parti populaire et attractif, il faut de la volonté, un engagement continu. Ça demande du temps et les militants s'essouffent très vite. Ensuite faire fonctionner un parti politique nécessite des moyens colossaux et le chef de parti à force de tirer sur ses propres ressources financières, fini par s'essouffier. Voilà ce qui explique la personnalisation des partis politiques. Cette personnalisation prospère, parce qu'il y a une mentalité de soumission et d'assiste. Les gens courent derrière les hommes politiques, parce qu'ils pensent qu'il y a de l'argent à distribuer. Voilà ce qui explique que le chef de parti développe des réflexes autoritaires »

Le Devoir
ISSN 0850-5500
édité par
GMT Pile à l'heure !

Patte d'Oie Builders
Immeuble Thales 3e étage

Directeur de publication
Pathé MBODJE

Rédacteur en chef
Mohamed Bachir DIOP

Éditorialiste
Pape Sadio THIAM

Rédaction
Pathé MBODJE,
Mohamed Bachir DIOP,
Pape Sadio THIAM,
Charles SENGHOR,

Ndèye Fatou DIONGUE,
Fanny ARDANT
Aminata SARRE
Khadidiatou GUEYE
Sadany SOW

Infographiste
Alioune Khalil KANE

Metteurs en page
Babacar DIOP, Laay Gooto

Web
medhamo@hotmail.com (Design)

Administration
Tchalys
Nd Fatou DIONGUE

Impression : AFRICOM SA

LE COMITÉ FORCE COVID-19 ÉPINGLE LE MINISTRE MANSOUR FAYE

Mon Général a demandé à voir les factures... et cela tarde

Le ministre Mansour Faye tarde toujours à soumettre ses factures d'achat de denrées alimentaires liées à Force Covid-19 au Comité de suivi dirigé par le général François Ndiaye, bien que les ayant demandés depuis la date du 26 mai dernier lors de la visite dudit comité auprès du ministère du Développement communautaire au Pôle urbain de Diamniadio.

A en croire le président Mo-hamet Massamba Sèye du Parti pour l'Émergence et le Développement (P.E.D/ Natangué), par ailleurs, membre du Comité de suivi des opérations Force Covid-19 pour le compte du pôle des non-alignés, le ministre du Développement communautaire mériterait d'avoir un malus ; c'est le moins que l'on puisse dire sur la gestion de l'aide alimentaire qui a suscité beaucoup de bruit dans l'enveloppe des 1.000 milliards. Et c'est ce qui a même occasionné la mise en place du Comité de Suivi Force Covid-19 pour garantir une meilleure transparence des opérations.

Mais, jusqu'à ce jour, le Comité de suivi n'a reçu aucun document de la part du ministre Mansour Faye pour pouvoir procéder à son audition de

puis plus de 3 mois de fonctionnement. A cet effet, monsieur Sèye, également rapporteur de la Commission résilience des populations chargé d'auditer la distribution alimentaire et Cie comptent alerter sur cette attitude qui perdure après plus de 2 mois d'attente depuis le dernier entretien avec le ministre Mansour Faye ; ce dernier n'a toujours pas mis à la disposition du Comité de suivi des documents leur permettant de bien faire son travail afin de rendre compte au président de la République Macky Sall ainsi qu'au peuple sénégalais.

« Comment le ministre Mansour Faye peut-il se permettre de faire une conférence de presse pour se glorifier auprès des Sénégalais sans encore être noté par le Comité Force Covid-19 qui est chargé de valider le suivi-évaluation de l'ensemble des opérations

de distribution des denrées alimentaires ? Aujourd'hui, nombreux sont les Sénégalais qui attendent le résultat de l'audit du fonds de 69 milliards destinés à l'achat de vivre. »

Le Comité de suivi qui entend bien faire son travail dans la plus grande transparence pour garantir un résultat qui reflète la réalité des dépenses de ces fonds estimés à 1000 milliards lance un appel au chef de l'Etat Macky Sall pour que des mesures soient prises dans l'immédiat. Afin que le ministre Mansour Faye rende compte au Comité de suivi Force Covid-19 de la gestion des 69 milliards destinés à la résilience sociale des populations par des documents, des bons de commande, d'appel de marché et des factures d'achats bien précis, clairs et nets.

Fanny ARDANT



DR YOUSSEUPHA NIANG, PSYCHIATRE ET EXPERT EN GESTION DE CRISE ET EN MOBILISATION COMMUNAUTAIRE

« L'instinct de survie n'aide pas au respect scrupuleux des mesures barrières »

Dans cet entretien qu'il a accordé au journal Le Devoir, Dr Youssoupha Niang, psychiatre et spécialiste de santé publique, basé au Kenya, revient sur la gestion de la crise sanitaire liée au coronavirus. Expert en gestion de crise et en mobilisation communautaire, travaillant depuis 15 ans pour plusieurs organismes et institutions internationaux dans des zones de crises humanitaires et de post-crisis, cet ex-agent du Chu de Fann ayant travaillé sur le drame du bateau « Le Diola » en 2002, soutient que l'instinct de survie n'aide pas au respect scrupuleux des gestes dits barrières.

Par Charles SENGHOR

Comment appréciez-vous l'évolution de la pandémie du coronavirus dans le monde et au Sénégal ?

La situation n'a pas arrêté d'évoluer dans le monde. Aujourd'hui, nous en sommes à près de 19 millions de cas cumulés en à peine 9 mois. De ces millions de cas, plus de 700.000 sont décédés. L'Afrique, même si le niveau de dépistage reste à désirer, a atteint le million de cas cumulés et plus de 15.000 décès. Ce qu'il faut surtout noter en Afrique, récemment, c'est l'accélération des cas de contamination. En Afrique de l'Ouest par exemple, des croissances de contamination de plus de 18% en deux semaines ont été notées. La pandémie va vite et bouleverse toutes les économies et les systèmes de riposte, même dans les pays les plus organisés et les plus outillés sur le plan sanitaire. Cette épidémie est sans précédent et les gens doient bien se le dire. Le virus se multiplie vite, il s'adapte bien à l'environnement humain, contrairement à bien d'autres virus qui ont migré chez l'humain. Le fait également qu'il reste en sourdine chez un grand nombre de personnes (environ 40% d'asymptomatiques...) favorise aussi la tolérance de l'individu, et du coup, n'aide pas au

respect scrupuleux des mesures de prévention primaire.

Il faut dire que même s'il s'agit d'un virus nouveau, la science a bien évolué sur sa connaissance depuis quelques mois. N'empêche qu'il y a eu des messages contradictoires ou parfois mal compris qui ont brouillé la communication scientifique mais aussi amoindri l'adhésion des populations aux directives médicales, d'où qu'elles viennent.

Nous devons, en même temps, noter que certains pays d'Afrique, d'Asie et du Pacifique s'en sortent assez bien jusque-là et que la deuxième vague tant redoutée n'est pas encore là.

Qu'est-ce qui explique selon vous le relâchement des Sénégalais sur le respect des mesures barrières contre le coronavirus ?

Je ne sais pas si on doit parler de relâchement des populations. J'ai plutôt l'impression que les populations du Sénégal, comme d'autres pays d'Afrique, n'ont jamais vraiment adhéré aux politiques et autres stratégies publiques de prévention de la maladie. Il y a une bonne partie de la population qui n'y croit toujours pas, une autre partie qui y croit mais ne trouve pas cela dangereux comme

on le lui dit, une autre qui pourrait trouver la maladie sérieuse mais se dit que le contrecoup économique est beaucoup plus sérieux et plus immédiat. Ces deux dernières couches de la population décrochent assez vite pour diverses raisons. En dernier, il y a ceux qui croient à la maladie et à son potentiel léthal ; eux, ils respectent les mesures barrières telles qu'elles sont édictées. Cette dernière franche de la population, à mon avis, n'est pas dans le relâchement mais tout au contraire. Dans une situation de crise, il faut toujours procéder à un tri et définir des mesures de santé publiques en fonction de la cible. Ceci est important si on veut mener une bonne politique de prévention primaire ou même secondaire.

La nature même de l'épidémie de Covid-19 n'aide pas à l'adhésion de masse aux mesures barrières. Le fait qu'il y ait une grande majorité de personnes affectées mais sans le savoir ou avec un impact sanitaire léger fait qu'individuellement l'application de mesures assez contraignantes et qui sortent du conditionnement habituel reste secondaire. Il faut une très forte motivation interne ou externe de ceux-là pour arriver à un respect scrupuleux des gestes dits barrières.

Les relâchements se voient partout, même chez les Allemands ou les Asiatiques réputés être plus « rigoureux » et « disciplinés » sur le plan du comportement individuel.

Sur le plan psychologique, le déni en période de crise n'est pas aussi mauvais qu'on le pense car il aide l'individu à diminuer la tension psychologique négative et lui permet d'utiliser son énergie pour la réalisation des tâches qui lui permettent de survivre et ainsi faire face la crise. Ce qui est ici crise pour certains, n'est pas la pandémie mais la détérioration des

conditions socio-économiques.

L'inconsistance des politiques de santé publique devant les exigences d'ouverture ou de fermeture de l'économie des pays n'a pas aidé à donner un crédit social aux politiques.

Que peut-on craindre de plus après ces milliers de morts liées au coronavirus ?

On peut raisonnablement craindre un bond encore plus élevé de la contamination et la perte de ce qui jusque-là épargnait les populations africaines de ce que d'autres populations du monde ont vécu en termes de décès. En Afrique, la perte des seniors sera plus durement ressentie qu'en Occident par exemple. Nous ne pouvons pas et nous ne devons pas nous permettre cela. Préserver ce que nous avons de plus valeureux doit être une obsession de chaque Africain, de chaque Sénégalais.

Ce que nous devons craindre avec la crise qui dure c'est un impact majeur sur nos économies et nos sociétés. Il y a un cercle très vicieux entre les épidémies et l'économie. Bien porter un masque, garder une distance physique, se laver fréquemment les mains, éviter les endroits confinés et les regroupements de personnes n'est pas seulement un acte sanitaire mais également un militantisme économique. Nous devons défendre nos économies de la même manière que nous protégeons nos aînés et les personnes plus vulnérables à la Covid-19 car c'est qui aidera à notre résilience.

Ayant vécu et travaillé pendant des années dans des pays où règnent des crises, je peux vous dire sans hésiter qu'une crise en cache une autre mais aussi une crise en facilite une autre. Il faut vraiment tout faire pour gérer les crises de quelque nature qu'elles soient. Les populations africaines sont

malheureusement tellement dans la survie que l'intérêt collectif et l'anticipation sont de moins en moins pris en compte dans les décisions.

Combien de temps peut durer encore cette pandémie ?

Avec l'état de cacophonie actuelle dans bon nombre de pays, la réouverture des frontières en ordre dispersé et parfois sans une rigueur préventive, les saisons des pluies et inondations dans certains pays, la crise économique dans les grandes économies du monde, le très faible niveau de dépistage dans nos pays, etc, il faut juste espérer que les scientifiques nous trouvent un vaccin efficace et en masse. Tout ceci n'arrivera pas dans les six prochains mois. Mais, d'ici là, nous pouvons par contre ralentir sérieusement la contagion et mieux encore protéger les personnes les plus vulnérables.

Suite en page 8



Mamadou Diop plus connu sous le nom de Modou Éclairage est né et a grandi à l'unité 11 des Parcelles assainies de Dakar. Âgé de 28 ans, Modou a une carrière professionnelle très riche. Il a été footballeur et athlète avant, aujourd'hui, d'être mannequin et acteur. Mamadou est souvent sollicité pour des publicités et séances photos aussi. Il a sa propre boutique de prêt à porter qui porte le nom de «Éclairage Shop», qui est d'ailleurs sa marque.

Pourquoi avoir choisi Éclairage comme surnom et marque ?

«Je l'ai choisi tout simplement parce que, du temps où j'étais athlète, j'ai toujours admiré Usain Bolt qui lui aussi est surnommé «lightning bolt» qui signifie «éclair» en anglais. Je l'ai traduit pour en faire «Éclairage Shop», déclare Modou avec le sourire.

ÉTUDES

Mamadou a fait ses études à l'école P.A.C jusqu'à l'entrée en sixième, puis il a rejoint le CEM Ibrahima Thiaw de la 6ème à la 3ème où il a obtenu son BFEM et enfin il a terminé ses études à l'école Eureka où il a fait sa Terminale.

FOOTBALL ET ATHLETISME

«J'ai commencé à jouer au football en classe de 5ème collège, 4ème, le seul hic c'est qu'à cette époque les clubs de championnats sélectionnaient les meilleurs, mais leurs entraînements se faisaient le matin. Chose que je ne pouvais pas cumuler avec les études, quoi que beaucoup de mes amis aient préféré abandonner l'école pour le football. Par peur qu'il ne m'arrive le même sort, j'ai décidé d'arrêter le foot et de me concentrer sur mes études».

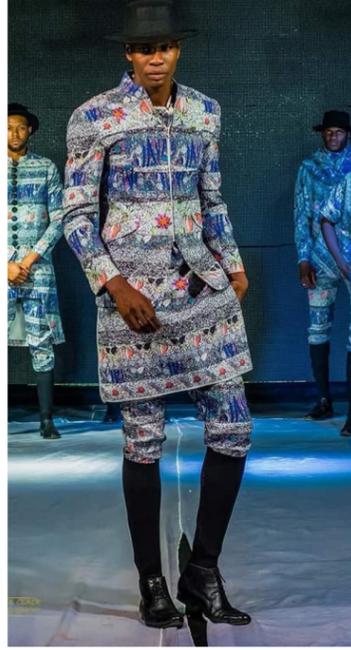
Mamadou poursuit toujours: «Cependant, mon professeur d'éducation physique et sportive (EPS) en classe de 4ème était le coach de DUC (Dakar Université Club/Athlétisme). Il m'a longuement observé et m'a dit qu'il est convaincu que je pourrai être un grand champion en athlétisme. Il m'a amené dans plusieurs compétitions où j'ai représenté mon école ; quand j'y suis allé, je courais plus vite que les autres. J'ai remporté beaucoup de médailles lors de ces compétitions. Voilà comment je suis entré dans ce sport de 2009 à 2012».

MANNEQUINAT ET PUBLICITÉS

Étant athlète, j'ai un physique qui correspond parfaitement à celui d'un mannequin. En effet, moi ce qui me plaisait vraiment, ce sont les publicités. J'ai toujours voulu faire des pubs. Lorsque j'en voyais à la télé ou dans les affiches, cela attirait énormément mon attention. C'est ainsi que j'ai rencontré un ami mannequin dans mon club d'athlétisme, qui faisait

Mamadou Diop, Mannequin L'athlète est au top

«Le décès de ma mère a été plus que douloureux pour moi. Quand je l'ai perdue, j'étais encore très jeune, mais je me souviens de tout comme si c'était aujourd'hui : de sa maladie, de toutes les souffrances qu'elle a endurées jusqu'à sa mort. Aujourd'hui, ces épreuves m'ont beaucoup forgé, même si je suis tenté des fois de me dire que je n'ai pas droit à l'erreur, car ma mère, de là où elle se trouve, me voit. De plus, je me dis que tout ce que je n'ai pas fait pas de bon devant elle, ce n'est pas maintenant, qu'elle n'est plus de ce monde, que je vais m'aventurer à le faire. Je prie que le bon Dieu l'accueille dans son paradis», confie Mamadou Diop (les larmes aux yeux).



ENTRÉE DANS LE MILIEU CINÉMATOGRAPHIQUE

C'est en 2019, que j'ai débuté ma carrière d'acteur avec les séries: «13ÈME MÉTIER» sur la SEN TV (version française), «POD et MARICHOU» et «GOLDEN» de MARODI sur la TFM.

TENTATIONS DANS LE MILIEU DU SHOWBIZ

« Les tentations sont inévitables dans notre métier. Les mannequins sont souvent victimes de propositions indécentes d'homosexuels, de dames riches et âgées etc. Heureusement je n'ai pas eu ce genre de problème jusque-là, alhamdulillah», affirme Mamadou.

Il déplore aussi : «Ce métier est un métier comme tous les autres, les gens doivent arrêter avec leurs préjugés sans fondement à l'endroit des mannequins. Au début, j'avais très peur de me lancer à cause de tout ce que j'entendais de mal dans le milieu du mannequinat. Aujourd'hui que je l'ai côtoyé, je peux assurer sincèrement que ce sont ceux qui rodent autour des mannequins et les fréquentent qui font des choses pas très recommandables et que par la suite, les mannequins en payent les pots cassés. C'est vraiment différent de ce que j'imaginai. Tout ce que je peux dire c'est que toute personne issue d'une bonne famille, peu importe le métier qu'elle a choisi d'exercer, se doit de respecter ses principes et ses valeurs morales. Avec le temps, je me suis forgé une force de caractère inébranlable. Et je me suis promis que quoi qu'il en soit, je ne céderai jamais à la tentation».

VIE FAMILIALE ET SOCIALE

«Machallah, je suis très respecté au sein de ma famille. Je n'ai de problème avec personne. La majeure partie du temps, je suis dans ma boutique ou bien je vaque à d'autres occupations professionnelles». «Depuis mon adolescence, je n'ai pas l'habitude de sortir ou d'aller chez les gens à l'improviste. D'habitude, mes amis viennent chez moi, on discute, on prend le thé etc.»

Je n'avais pas de connaissances et pour percer il faut un carnet d'adresse très riche. Des fois j'étais victime d'exploitation comme tout débutant et des moqueries de certains collègues lors des erreurs dans les répétitions de défilé. J'étais sous-estimé, mais j'ai toujours gardé foi en moi et à mes talents.»

«Je me cachais pour aller aux répétitions et je rentrais silencieusement chez moi. Car ici au Sénégal certains métiers sont très mal vus par la société. Et arriva enfin le jour de ma révélation au grand public, ce jour là, j'étais chez moi lorsque la DTV a diffusé mon premier défilé. Et certains jugements de valeur ont commencé à s'ébruiter dans mon entourage, du genre «Mamadou est devenu top-model maintenant, etc.»

«Les mauvais payeurs me font perdre tous les bénéfices de ma boutique de prêt à porter. Je ne peux pas leur refuser les dettes, mais certains en abusent vraiment. Je commande de la marchandise de qualité rien que pour les satisfaire mais en retour, ils prennent et ne payent pas comme convenu».

RÊVES ET PROJETS

«Je rêve d'être un grand acteur de renommée internationale et de continuer à faire des publicités. Je projette également de défilé dans les plus grands podiums du monde et je compte exporter ma marque «Éclairage Shop» partout à l'étranger. Car pour moi tous ces métiers ont quelque chose en commun, l'habillement et le physique. C'est pourquoi je fais tout le temps du sport pour maintenir la forme.»

«Je suis très actif sur les réseaux sociaux, avec mes pages. Je fais de la vente en ligne et je m'en sors pas mal par la grâce de Dieu».

MESSAGE AUX JEUNES SENÉGALAIS SANS EMPLOI

«Ce que je conseille à mes jeunes frères et sœurs, c'est qu'il n'y a pas de sot métier. Il ne faut épargner aucune possibilité de travail. Car la réussite est au bout de l'effort. Il y a beaucoup de métiers qu'on peut exercer et avoir au moins 3.000 Francs Cfa par jour. Il suffit de bien s'accrocher, de ne pas baisser les bras.»

«Ce n'est pas facile, ça n'a jamais été facile. Il m'a fallu beaucoup de courage et de détermination pour en arriver au stade où je suis. Et jusqu'à présent, je continue à viser très loin car je suis très ambitieux. Alors dites vous que le changement c'est maintenant et c'est à vous d'en prendre l'initiative», affirme Mamadou Diop avec un très grand sourire.

Ndèye Fatou DIONGUE



FORTE PRÉSENCE DES HOMMES POLITIQUES SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

Imposture ou modernité ?



Par Baye Saliou THIAM

Un homme politique avisé est celui qui est apte à assujettir tous les moyens politiques susceptibles de le mener à l'efficacité. Or le 21^e siècle est assurément celui des technologies de l'information et de la communication avec la nouvelle forme de collectivisation des pensées et des comportements qu'elles permettent. La démocratie est née dans les agoras, dans les joutes oratoires, et ce n'est pas exagéré qu'elle renaitra dans les réseaux sociaux : ils sont partis pour être de nouveaux leviers pour la démocratie, notamment celle dite participative. L'intérêt immense que les jeunes portent pour les réseaux sociaux peut être du pain béni pour l'homme politique qui sait en tirer le maximum de profit sur le plan de la communication et des stratégies pour peaufiner son image personnelle. Tout n'est pas politique, « mais la politique s'intéresse à tout », disait à juste titre Machiavel.

Les décideurs, qu'ils soient opérateurs économiques ou politiques, n'ont dès lors pas le choix : les réseaux sociaux sont inscrits dans leur agenda malgré eux et ils sont obligés d'y gérer leur image.

Les hommes politiques ont, c'est vrai, longtemps hésité avant de s'en-gouffrer dans cette brèche nouvellement ouverte par les avancées technologiques. Mais aujourd'hui, le baroque serait de voir un homme politique complètement détaché des réseaux sociaux. Au Sénégal, les hommes politiques ne s'affrontent plus seulement à travers la radio et la télé ; ils ne prêchent plus seulement dans l'espace public réel : ils sont dans tous les réseaux de communication. En attendant des études scientifiques pour déterminer l'impact réel de cette présence massive et constante de nos politiques sur les réseaux sociaux, on peut d'ores et déjà postuler que cela fait déjà partie de leur agenda mais également de leur stratégie politique. L'appropriation par l'homme politique des réseaux sociaux est une exigence de modernité en matière de communication politique. Car une absence en politique, quelle qu'elle soit, est négativement rétribuée puisque c'est un manque à gagner. Un homme politique comme Abdoul Mbaye par exemple a longtemps été victime de son image de technocrate froid, impassible et inaccessible. À cela s'ajoute son « parler wolof » un peu laborieux, provoquant même parfois

des quolibets du genre « Mbaye-toubab ». Même à l'époque où il était premier ministre du Sénégal, il avait du mal à entrer dans les mœurs politiques sénégalaises. Mais depuis quelque temps, il a fait une entrée remarquable dans la conscience collective : patiemment et, de façon intelligente, il est en train de laisser son empreinte dans les consciences par le biais des réseaux sociaux. Le mythe d'un Abdoul Mbaye distant, austère et à la limite dédaigneux s'est effondré pour laisser la place la personne dans tout son humanité. Rapprocher ce qui est distant, faire communier des personnes de statut différent, effacer les barrières culturelles : telles sont, entre autres, les commodités offertes à l'homme politique par les réseaux sociaux. Car, faut-il le rappeler, les réseaux sociaux secrètent une sous-culture à laquelle peuvent s'abreuver les personnes de tout âge et de toutes les conditions sociales. Le langage recherché est souvent une source de rupture dans la communication, c'est tout contraire de la sémantique dans les réseaux sociaux. Simple et accessible à tous, le lexique des réseaux sociaux est en soi un modèle de démocratie. L'avantage qu'un homme politique comme Abdoul Mbaye peut

tirer de l'usage des réseaux sociaux, c'est qu'ils lui permettent de résorber le gap de logistique politique. Ce déficit de logistique est dû au fait qu'il est un novice dans un univers politique fortement façonné par des personnalités iconiques et difficilement ébranlables. Ce qui était perçu comme un handicap politique est vite comblé par une proximité symbolique dans la vie des internautes, des membres d'une communauté dont l'extension n'est nullement assujettie aux contraintes de temps et de l'espace. On ne peut pas soupçonner Abdoul Mbaye de financer tous ces « likes » et « partages » de ses « posts » là où les manifestations publiques des hommes politiques sont quasiment toutes négociées moyennant des espèces sonnantes et trébuchantes. L'art de communiquer n'a jamais été aussi profitable à l'homme politique qu'avec les Technologies de l'information et de la communication (Tics) : car en plus du prestige (certes illusoire) d'être en contact ou « amis » du leader politique, il y a également la maîtrise de la communication sur son image. Tandis que dans les médias traditionnels, les hommes politiques ont souvent besoin de spécialistes de la communication pour gérer leur image, dans les réseaux sociaux ce besoin est moins pressant. L'homme politique suffisamment habile et très « liké » a déjà les moyens instantanés de voir, en temps réel, et peut-être d'infléchir la fausse perception que le public (du moins un échantillon représentatif de celui-ci) a de lui.

L'exemple de l'actuel ministre de l'Urbanisme, du Logement et de l'Hygiène publique peut également illustrer l'appoint indispensable des réseaux sociaux dans la gestion de l'image, et de façon plus générale, de la communication de l'homme politique. Très actif dans les réseaux sociaux, M. Karim Fofana s'est imposé comme une icône incontestable aussi bien dans son parti qu'après de l'opinion publique. L'on se rappelle, au temps où il était directeur du patrimoine bâti, la façon dont sa dame a contribué à neutraliser un insulteur public qui a cherché à salir son image par des commentaires malsains sur son profil Facebook. L'affaire a finalement atterri en justice, car la police (DIC) avait pris l'affaire en main suite à une plainte de madame Fofana. Et voici un extrait de ce qu'elle a dit, selon le rapport de la DIC : « En effet, c'étaient des commentaires très horribles sur mon mari et sur ma personne. Cette personne s'acharne sur nous alors ni moi ni mon mari ne lui avons fait quelque chose. Je ne le connais pas très bien ; de toute façon, un jour, il est passé à la maison ; ce jour-là, j'étais seule mais je l'ai reçu

comme toute personne normale car j'ai un mari politicien (...) En fait, ce qui me tracasse le plus, c'est qu'il ne se décourage guère et il continue de plus belle à jeter des insanités sur le dos de mon mari et sur le mien alors que je n'en suis pour rien.

J'ai demandé à mon mari s'il lui devait quelque chose

; en fait il m'a fait savoir qu'il l'avait engagé en 2011 comme photographe qui se chargeait de couvrir leur tournée électorale. » (Source Exclusif.net du 20 Avril 2017). Ce souci de préserver l'image de l'homme politique sur Facebook est au cœur de sa vie de couple : dans ce cas précis, la présence intelligente de l'épouse ou du cercle familial dans les réseaux sociaux a permis de débusquer les manigances d'un malfaiteur revanchard et de le mettre hors d'état de nuire.

À l'ère de la pipolisation de l'homme politique, la mise en scène traverse tous les recoins de l'existence du politique. La plastique, les goûts esthétiques, les préférences littéraires, les convictions religieuses, bref toute l'épaisseur de la vie de l'homme politique devient un arsenal d'outils politiques en même temps que des armes dont on peut se servir contre lui. La tâche lui incombe dès lors de savoir tirer le maximum de profit de sa notoriété positive. Or ce qui est fascinant avec les réseaux sociaux, c'est que pour construire une icône, on dispose dans le même média, les différents canaux de la communication : l'image, le son, le texte et même, par parodie, les émotions (avec les fameux émoji). Quand on veut faire de la politique on est obligé de tout lui assujettir, d'accepter que sa vie devienne politique et la politique devienne sa vie. On ne peut plus être héros au 21^e siècle tel qu'on l'était dans les siècles précédents : l'héroïsme s'allie aujourd'hui au lyrisme et va à la conquête de l'opinion par les moyens de notre époque. Parmi ces moyens, les Tics sont assurément les plus opérationnelles pour les novices, car elles constituent potentiellement un pont entre le virtuel et le réel ; entre les intentions et l'engagement effectif. Quand l'érudition et le vulgaire se côtoient, cela peut paraître a priori incongru, mais une telle rencontre peut être profitable à la démocratie. Il suffit simplement que les élites acceptent la promiscuité que leur impose le peuple et ce dernier l'élévation vers laquelle le convient les élites. Le moyen terme entre ces deux extrêmes est l'usage des réseaux sociaux quand ils sont mis au service de la transparence que seul un débat totalement ouvert peut garantir.



CAHIER D'UN RETOUR AUX VALEURS CULTURELLES

Comment se déconnecter d'un monde dépendant des réseaux sociaux afin de retrouver les valeurs culturelles ?

La question semble simple mais elle a sorti d'intéressantes réponses chez nos deux interviewés : Moussa Sow, blogueur et chargée de communication digital. Alioune Fall, professeur d'histoire au lycée Ousmane Sembène de Yoff ; les deux se sont prêtés au jeu de l'interview croisée pour nous livrer leurs opinions sur cette grande question d'actualité du cahier d'un retour aux valeurs culturelles : « Comment se déconnecter d'un monde dépendant des réseaux sociaux afin de retrouver les valeurs culturelles » ?



Alioune Fall



Moussa Sow

Êtes-vous « accro » aux réseaux sociaux ?

Moussa Sow : Accro ? Non, je peux bien affirmer le négatif. Je peux dire que je suis intéressé, comme la plupart des gens de la génération actuelle, mais disons que j'ai assez responsabilisé ma personne pour ne pas devenir dépendant des réseaux sociaux.

Alioune Fall : Je suis réseaux sociaux, mais pas accro.

Comment analysez-vous la situation des jeunes pervertis dans les réseaux sociaux ?

Moussa Sow : Les gens oublient que le réseau social, c'est une vitrine. Nous assistons aujourd'hui à un phénomène avec lequel les gens veulent que leurs vies soient transformées en une réalité immédiate. Ils veulent être ce qu'ils paraissent être.

Alioune Fall : Je mets tout cela sur le compte de la perte de valeurs mais aussi des repères. Autrefois, nous avions à la télévision, des personnes très pudiques sur qui on pouvait compter pour avoir des repères. Cependant, force est de constater que ce sont actuellement les gens que l'on taxe de personnalités publiques et soit-disant qui sont les références pour la jeunesse, qui s'adonnent à ces pratiques. Donc forcément, les jeunes ne feront que copier sur ce qu'ils voient. Il y'a le manque de contrôle des réseaux afin de filtrer.

Les réseaux sociaux sont-ils l'encre indélébile qui efface les valeurs humaines ?

Moussa Sow : J'affirme cette hypothèse. La consommation excessive de ce déluge de données réduit l'interaction sociale des individus vu que ce sont des humains qui sont au contrôle. L'homme est capable de tout et, comme disait Karl Marx, « L'homme n'est ni ange, ni bête ».

Plus de trois (3) milliards de connectés dans le monde, imaginons cette bombe. Mais il faut tout de même soutenir que le réseau social est un couteau à double tranchant. Déjà, y passer cinq (5) à quatre (4) heures par jour, c'est scandaleux, surtout si c'est juste pour y passer du temps. Une option très dangereuse.

Alioune Fall : Effectivement ! Car on n'a plus aucune gêne pour dire ce que l'on pense de la personne ou pour dire de fausses informations, d'autant plus que tu nages dans l'anonymat.

« Ceux qui détiennent réellement la connaissance de la culture ne sont pas à l'école, mais dans les maisons ». Abdoulaye Ly

Comment retourner aux valeurs culturelles ?

Alioune Fall : Le retour aux valeurs culturelles doit nécessairement passer par les familles, qui sont les cellules de base de toute société. Nous ne voyons plus les regroupements familiaux avec les parents et enfants-parents le soir. C'est pourtant ce qui faisait que la transmission des valeurs était facile. Il faut y ajouter aussi l'introduction dans nos programmes scolaires des thématiques ayant trait à notre histoire et culture.

Comment se désintoxiquer du monde virtuel ?

Moussa Sow : C'est devenu toxique, donc il faut désintoxiquer. Pour cela, il faut une interrogation sur la base du réseau social. Au début, c'était pour aider des gens d'un même établissement d'avoir un espace d'échange. Par la suite, c'était élargi entre des amis et aujourd'hui ça atteint les milliards d'individus avec chacun son objectif. Les capitalistes ne sont pas de d'enfants de cœur : lorsqu'ils voient ces chiffres, ils cherchent à exploiter ce potentiel. Ils ont réussi à nous duper avec une stratégie marketing très réfléchie. « Si tu payes le produit, c'est que c'est toi le produit ».

Aujourd'hui, on constate beaucoup de dérives qui émanent des réseaux sociaux. Alors il faut que chacun de nous se ressaisisse afin de reprendre le contrôle de sa vie, fuir la désinformation, la manipulation, et la paresse dans laquelle nous plonge ce monde dit virtuel. Ce dernier a tendance à nous rendre vulnérable. Donc avoir aussi des jeunes conscients, qui font bon usage des réseaux sociaux et qui nourrissent leur passion de la plus noble des manières qui soit, c'est un moyen de se désintoxiquer des réseaux.

Alioune Fall : Notons aussi que tout peuple qui aspire à l'émergence et au développement doit mettre l'accent sur les valeurs culturelles. Comme dit l'adage : « Toute jeunesse qui perd ses repères est vouée à l'échec ».

Sadany SOW

UN HYMNE AUX BAOBABS de Dakar, Gorée, Fatick et d'ailleurs

Le baobab – *Adansonia digitata* – est un arbre « sacré » du Sénégal. Au lendemain de l'accession du pays à l'indépendance en 1960, il a été choisi, avec le lion, pour illustrer les symboles de la République.

Après mûre réflexion, et prenant en compte un certain nombre de considérations, les membres du bureau du LAB (Les Amis du Baobab) ont décidé de confier à A. Raphaël Ndiaye, la conception de l'hymne du baobab, texte et musique.

À l'issue d'un processus qui s'est déroulé de mars à novembre 2014, l'hymne a été exécuté pour la première fois, le 26 novembre 2014, à l'Esplanade du Monument de la Renaissance africaine, par 115 choristes des chorales des paroisses Sainte Thérèse de Grand Dakar et Saint Joseph de Médina. Le texte de l'hymne est présenté ci-après.

Jean Michel SECK
Président du LAB
Dakar le 20 avril 2015

HYMNE DU BAOBAB

Baobab ton nom résonne de ta consonne sonore,
Unie à deux voyelles ouverte,
arrondie, alternées,
En ce nom les mots du bébé balbutiant, babillant,
Apprenant la Parole, affirmant son Humanité !

Ta graine, image de l'enfant dans le sein maternel,
Promesse en sa petiteesse, de ton imposante stature :
Ainsi bénie la femme, par qui naît tout grand homme,
Tu délivres la parturiente, par tes feuilles broyées !

Quand tonne le tonnerre et tombe la pluie à verse,
Lorsque te voilà nu, bras crochus dans l'harmattan,
L'antre de ton tronc est un abri de bêtes innocentes,
De fauves repus, où trône Lion, Roi de la brousse !

Baobab, refuge du voyageur égaré au regard hagard,
Ainsi de l'enfant esseulé, perdu dans la savane ;
Demeure des lutins, en toi reposent des défunts,
Au pied de ton tronc des au-

tels, lieux d'offrandes,
Tu relies les générations, par libations répandues !

De la terre profonde qui abreuve tes racines de sève,
Tu es la jonction avec ciel que visitent tes cimes,
Imposant, ton fût défie tempêtes et tornades,
Tu traverses les siècles, tu enjambes le millénaire,
Déraciné et couché, Baobab renaît et repousse !

Ta feuille, ton fruit, aliments, énergie et remèdes,
Ta frondaison précoce est un fourrage salvateur,
Ton écorce, offre de faisceaux de fibres à façonner,
La coque de ton fruit sec, est un répulsif du gecko,
Sa cendre un additif de choix du tabac à priser

Le velours au toucher de ta racine externe, Baobab
Symbole de beauté du grain de peau de la nubile,
Tu te dresses humble, ou majestueux sur tes terres,
La République naissante,
Arbre-Roi des Savanes,
T'a inscrit sur ses Sceaux aux côtés du Lion, Baobab
Endossant la richesse inépuisable de ta symbolique !

A. RAPHAËL NDIAYE
Directeur général de la Fondation Léopold Sédar Senghor,
En ce 3 septembre 2014

JOURNÉE DE L'ARBRE

Macky Sall a planté son baobab

Ces images du Président de la République plantant un arbre, accroupi au sol, me rappellent ce que j'ai appris sur la sagesse (tout le monde ne le sait pas...)

- 1- érosion totale de l'égo
- 2- la capacité illimitée de pardon
- 3- l'humilité suprême

Ce sont les « trois piliers de la sagesse »

J'ai suivi de loin cette scène assez unique au monde et je dois dire que j'ai été impressionné par tant d'humilité de la part du Président de la République. Il s'est accroupi pour planter un arbre et par cet acte inoubliable il est entré dans l'histoire du « règne végétal »...

Respect
Que Dieu le garde
Bien amicalement



LA CHARTE DU MANDÉ OU KOUROUKAN FOUGA

De l'origine du cousinage à plaisanterie en Afrique de l'ouest

L'esprit des Droits

Dans la dernière livraison de votre journal préféré, Le Devoir, un article de Khadiyatou Guèye évoquait le cousinage à plaisanterie, cette pratique sociale qui a cours dans notre pays et dans d'autres pays de la sous-région comme le Mali ou encore la Guinée. Cette pratique qui date de la nuit des temps est source de paix et de concorde entre ethnies, entre familles et entre individus portant des noms de famille différents.

Par Mohamed Bachir DIOP

C'est ainsi que dans notre pays les Diop et les Ndiaye se chahutent sans animosité, de même qu'entre Sérères et Peuls, entre ces derniers et les forgerons... Il en est de même au Mali où le cousinage à plaisanterie sert de lien social, comme un liant qui raffermi et cimenter les relations individuelles et collectives.

Selon les historiens, son origine remonte au 13^{ème} siècle dans l'empire du Mali encore appelé le Mandé. C'est l'empereur du Mandé Soundjata Keita qui, à la suite d'une guerre victorieuse sur le Sosso, son rival, édicta une charte qui devait garantir la paix entre les peuples, abolir l'esclavage et maintenir la cohésion sociale.

Cette charte, autrement appelée le Pacte du Mandé, a été élaborée en 1236 dans la localité dénommée Kouroukan Fougua. Elle comporte 44 lois destinées essentiellement à organiser la vie en société, les relations entre clans, communautés et ethnies.

Le contexte historique de la naissance de cette charte a été rappelé par l'écrivain et professeur Djibril Tamsir Niane lors d'une table ronde

à Nanterre, en France en 2012. Voici ce qu'il écrivait : «Depuis plusieurs années une guerre civile désolée l'Afrique de l'Ouest, depuis la dislocation de l'Empire de Ghana sous les attaques des Almoravides en 1076. Les provinces, les royaumes autonomes s'entredéchirent pour l'hégémonie. Au début du XIII^{ème} siècle, le Roi du Sosso, Soumaoro Kanté, prend le dessus, s'impose à plusieurs provinces, envahit le Mandé et se proclame roi. Mais les mandingues se révoltent et une vive résistance s'organise. Le duel entre le Sosso et le Mandé est le sujet de l'épopée Mandingue. Soundjata, prince du Mandé, alors en exil, est appelé par le peuple mandingue, se met à la tête de la résistance et galvanise les énergies. Il sort vainqueur de la bataille de Kirina en 1235, bataille retentissante signalée par maints historiens et voyageurs arabes de l'époque.

C'est la fin de la longue suite de guerres qui avaient entraîné la ruine du pays, la désolation dans les campagnes et l'effondrement des valeurs humaines. Un immense désir d'ordre, de paix et de sécurité agite les hommes ; la victoire de Kirina annonce donc le renouveau, une ère nouvelle. Soundjata convoque une grande as-

semblée à Kouroukan Fougua, où il doit être couronné, et c'est là qu'entouré de ses compagnons et alliés il va édicter les principes et règlements devant régir son Empire».

L'objectif était d'organiser la vie en société, restaurer la paix, créer les conditions d'une paix durable. «Pour stabiliser la paix», écrit Djibril Tamsir Niane, il est crucial de rétablir la justice et de garantir la sécurité des communautés. Ainsi, l'énoncé 1 de la charte de Kouroukan Fougua présente la société : « La société du grand Mandé est divisée en seize clans de porteurs de carquois, cinq clans de marabouts, quatre clans de Niamakala ou gens de métiers et les esclaves. Chacun de ces groupes a une activité et un rôle spécifique ». La société est donc hiérarchisée, avec des catégories sociales définies : les porteurs de carquois sont les hommes libres, parmi lesquels sont recrutés les guerriers appelés à défendre le pays ; les cinq clans de marabouts constituent le clergé, ceux qui enseignent le Coran ; quant aux Niamakala ou gens de métiers, ce sont les griots, les forgerons, les cordonniers ou autres tisserands. Chacun de ces groupes a son code, ses coutumes...»

Mais c'est l'article 7 de la charte qui évoque le cousinage ou la parenté à plaisanterie. Il est énoncé comme suit : «Il est institué entre les peuples de l'empire le Sanankouya. En conséquence aucun différend entre ces groupes ne doit dégénérer, le respect de l'autre étant la règle».

Précisions de l'historien et écrivain : «Le Sanankouya, est l'alliance entre deux clans, qui se doivent de fraterniser. Les membres peuvent se chahuter, se brocarder, voir échan-

ger des propos grivois, sans que cela prêle à conséquence. La convivialité est de règle entre eux».

C'est ainsi que Soundjata établit un système de correspondance entre les patronymes d'une ethnie à l'autre. Par exemple, le patronyme mandingue Diarra et Traoré sont cousins à plaisanterie, de la même façon que chez les Ouolofs Ndiaye et Diop sont aussi cousins à plaisanterie. Cette alliance tisse un puissant réseau entre ethnies, entre clans, entre communautés.

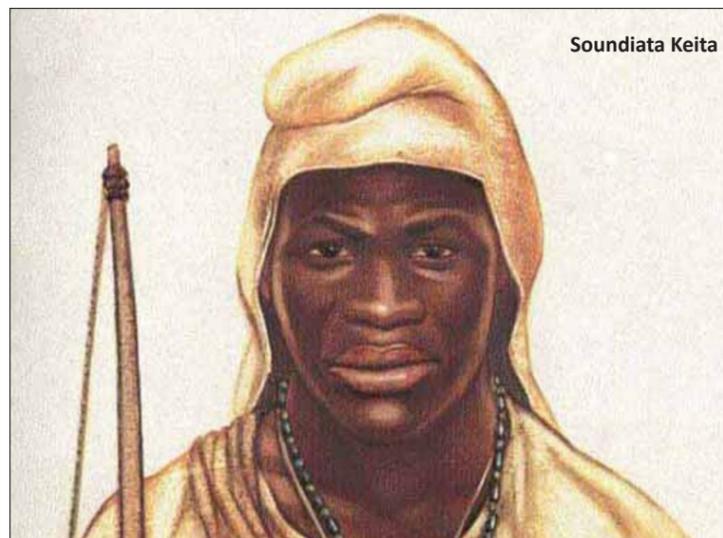
Au patronyme mandingue Traoré correspond chez les Ouolofs le patronyme Diop, et ainsi de suite... Ainsi, Diarra et Traoré sont cousins à plaisanterie, de la même façon que chez les Ouolofs Ndiaye et Diop sont aussi cousins à plaisanterie. Cette alliance tisse un puissant réseau entre ethnies, entre clans, entre communautés.

Un véritable système de prévention de conflits s'instaure. Peuls et Sérères sont déclarés cousins à plaisanterie, de même que les Sérères et les Diolias, les Mandingues et Peuls, etc, ce

qui aura largement contribué à rapprocher les peuples de l'empire qui, il faut le rappeler, s'étendait de la presqu'île du Cap Vert à l'embouchure de la Gambie, sur l'Océan Atlantique, jusqu'à Niamey sur le Niger, soit 3.000 Km de l'ouest à l'est de l'Afrique de l'ouest.

En effet, les royaumes du Sénégal payaient alors tribut à l'empereur du Mandé même s'ils gardaient leur propre souveraineté et élaboraient leurs propres lois.

Cependant, ils étaient tenus de respecter les principes de la Charte du Mandé. C'est seulement lors de la pénétration coloniale avec le démantèlement de tous ces royaumes que l'empire du Mali cessera de lever les impôts. Mais la pratique du cousinage à plaisanterie va demeurer et, de nos jours encore, elle contribue fortement à apaiser la société et à cimenter les liens entre différentes ethnies.



Soundjata Keita

LA COMMUNAUTÉ LÉBOU (SUITE)

Une République subdivisée entre des lignées et sous-tendue par des «Penc»

Étant un sous-groupe de l'ethnie wolof, la communauté lébou renferme de belles histoires. Avec des origines qui rendent perplexes, son organisation, ses croyances et sa tradition n'en demeurent pas moins. La société lébou est subdivisée en 12 lignées.

Communauté avec une organisation sans discrimination, les lébous se sont organisés en une société dans laquelle chacun a un rôle précis à jouer. Avec une ascendance matrilineaire, ces lignées appelées en wolof « kheets » sont les Waneer, les Your, les Khagane, les Hayes, les Diasirato, les Deunguagne, les Beigne, les Dorobé, les Khonkhabou, les Dindire, les Soumbar, et les Doumbour.

Ces principales lignées forment la communauté.

Les Lebou n'avaient pas de royaume et ils n'en voulaient pas non plus. Ils voulaient vivre sur leur propre terre où il n'y aurait ni dominants ni dominés. Compte tenu de ce qui précède, ils attribuent à chaque lignée une fonction qui lui est distincte. Ceci permettait d'éviter la concentration des pouvoirs entre les mains d'une même famille. C'est ce qu'on appelle des fonctions politico-administratives.

Ainsi les Lébou formèrent l'une des premières républiques au monde articulée comme suit : les Wanère, les Khonkh Bopp, les Diasirato sont les trois lignées qui occupent le poste de Djaraf, Président de la République. Les Deugagne, les Bègne, les Khagane sont exclusivement choisis pour être les ndeye ji rew, c'est-à-dire le Premier mi-

nistre, ministre de l'Intérieur ou maire indigène.

Pour être saltigué, c'est-à-dire ministre de la Défense et de la Guerre, de la Pêche, des Affaires extérieures, de l'Agriculture, il faut obligatoirement être issu des Soumbar, des Dindir, ou des Dorobé. Les Your, les Haye, les Dombour sont les seules lignées qui représentent le Ndeye ji jambour et les Freys. L'exécution des décisions et la fonction de police sont leurs principales missions.

De manière explicite, le jaaraf est le chef de village, le Ndeye jambour est le président de l'assemblée des jambour, le Saltigué est le chef de guerre et le Ndeye ji Réeww est le porte-parole des populations.

En 1790, avec l'Islam et leur indépendance, la communauté Lébou s'est organisée en une petite république (République lébou) gouvernée par le Serigne Ndakarou, à l'origine chargé de rendre la justice selon le Coran. Après l'indépendance, les choses évoluant, les fonctions politico-administratives s'organisent en un véritable gouvernement ou le serigne ndakarou est le président de la république, le ndey yi réeww, premier ministre, le Ndéyi jambour, président de l'assemblée des jambour, le jaaraf, ministre des finances et de

l'agriculture, le Saltigué, ministre de la sécurité intérieure et extérieure, l'imam Ratib, ministre du culte, le Xaali ou khali ministre de la justice, le Baargéj, le ministre de la pêche et le ndey ji frey président de l'assemblée des frey.

Outre ces lignées et fonctions, la communauté lébou compte douze (12) espaces symboliques. Ces espaces sont appelés « Penc ». Les membres de la communauté se retrouvent dans ces lieux pour discuter, légiférer, juger ou célébrer. En effet, la création des « Penc » est en elle-même une histoire.

Le premier village créé dans cette partie de la presqu'île du Cap Vert s'appelle alors Mboukhekh et se situe vers le quartier Grand Médine où vit toute la communauté. Après une brouille, le noyau éclate en deux groupes. Le premier groupe va créer les villages de Yoff, Ngor et Ouakam, pendant que le deuxième crée Begne (du côté du quartier Yarakh) et Soubédioune (vers l'actuel village artisanal de Dakar).

Lorsqu'une des leurs décidait de s'implanter quelque part, elle prenait en compte les arbres qu'elle y trouvait. Car l'arbre est considéré comme le socle d'un village, d'un foyer, et il est choisi pour sa longévité et son utilité. Raison pour laquelle, chez les Lebous, les maisons étaient construites autour d'un



arbre qui servait de lieu de rencontre pour les habitations appelé Penc. C'est une sorte d'arbre à palabres.

- À Dakar, les douze (12) «Penc» sont :
- Thieudeme qui englobe le marché Sandaga,
 - Yakhdieuf situé entre les avenues Abdou Karim Bourgie et Faidherbe,
 - Gouye Salam qui englobe le collège Abbé Pierre Sock
 - Kaye Findew à l'avenue Malick Sy, Pompier,
 - Mbot, vers la gendarmerie Thionk et l'école Mame Yacine Diagne,
 - Hock, ministère de l'Intérieur, Maison des anciens combattants,
 - Santhiaba à la Médina (rue 22 x 17),
 - Thierigne situé de la Rue 22 jusqu'au

- boulevard du général de Gaulle,
- Mbakana, qui se trouve à la vie Rue 11 en face du stade Iba Mar Diop,
- Dieko, à l'Avenue Blaise Diagne, au-delà de la maison de la Culture Dou-ta Seck
- Ngaraf, qui est au sud de Dieko, en allant vers le boulevard Samba Guèye,
- Kaye Ousmane Dièye est accolé à Ngaraf, sur son flanc sud.

Mis à part ces types de fonctionnement et ces lieux sacrés, la communauté lébou est aussi ancrée dans sa tradition et ses croyances comme le «Ndeup» qui constitue un rituel qui en dit beaucoup.

Khadiyatou GUÈYE

INDELICATESSES DIPLOMATIQUES

Pourquoi les ambassadeurs occidentaux sont-ils si méprisants ?

Par Mohamed Bachir DIOP

En l'espace d'une semaine, les représentations diplomatiques de deux pays occidentaux dans notre pays ont attiré les foudres de nos compatriotes. Et, curieusement ces deux représentations diplomatiques ont comme chef des femmes. Il s'agit de l'ambassade de Suisse et de la Déléguée générale du Québec au Sénégal. L'ambassadrice de Suisse n'est pas directement en cause, c'est plutôt son mari qui a déclenché un tollé en publiant sur internet un texte dans lequel il déplorait l'apathie des Sénégalais qui supportent, sans rechigner, d'être pendant des minutes interminables dans l'attente du cortège présidentiel qu'il jugeait «inutile». L'époux de l'ambassadrice de Suisse

s'était abstenu cependant de balayer devant sa propre porte car, la presse sénégalaise avait fait état récemment de «licenciements abusifs d'employés sénégalais de l'ambassade» qui étaient quasiment «réduits à l'esclavage, soumis à toutes sortes de brimades...» puis licenciés sans motif valable. Du coup, l'ambassadrice, madame Weichelt Krupski a été convoquée par le ministère des affaires étrangères qui lui a notifié «le caractère inacceptable des propos de son conjoint» dont les propos «constituent une violation flagrante des principes élémentaires de courtoisie et de non immixtion dans les affaires intérieures de l'Etat accréditant». Le ministère a eu une position ferme, indiquant à l'ambassadrice que «de tels écarts ne sauraient être tolérés

à l'avenir». Mais cette dernière avait été soutenue par les autorités de son pays qui, d'un ton condescendant, indiquaient que le Sénégal est «l'un de ses partenaires les plus sûrs et les plus solides en Afrique», rappelant au passage le long compagnonnage diplomatique entre les deux pays qui date de 1925, quand a été ouvert le Consulat de Suisse dans notre pays. Cela n'a pas suffi à faire baisser la colère des Sénégalais qui pensent que la Suisse tente ainsi de minimiser les faits tout en essayant de nous amadouer.

Mais voilà que la clameur ne s'est pas encore estompée, qu'une autre ambassadrice, Déléguée générale du Québec au Sénégal est accusée des mêmes faits contre ses employés Sénégalais à qui elle interdirait même de parler ouloff ! Mais plutôt

que d'être soutenue par son pays, celle-ci a été relevée de son poste et rappelée dans son pays après une enquête interne qui avait sans doute constaté que les accusations contre cette dernière étaient avérées.

Interdire à des Sénégalais de parler ouloff, c'est comme ce gouverneur colonial qui demandait à Lat Dior de quitter le Cayor en lui envoyant un émissaire pour cela. En réaction face à cette injonction du colonisateur, Lat Dior s'était alors esclaffé avant de se tourner vers son épouse : «Linguère, ma femme, as-tu entendu ? Borrom Ndar qui me demande de sortir du Cayor ! Comment demander au Cayor de sortir du Cayor ?» (extrait de la pièce de Thierno Ba, Lat Dior ou le chemin de l'honneur).

Mais avant les indécrites de ces deux dames, une autre ambassadrice, celle de l'Union européenne, avait qualifié la réaction des Sénégalais face à la fermeture des frontières aériennes de l'Europe «d'émotionnelle». Elle avait déclaré sur les ondes de la RFM : «La recommandation de l'Ue a été interprétée de manière négative par certains au Sénégal. Cette réaction émotionnelle est tout à fait compréhensible. Il faut relativiser la portée de cette recommandation».

Cette condescendance des diplomates occidentaux laisse perplexe et prête à sourire ou... à pleurer de rage. S'agit-il de racisme, d'un mépris culturel ou de l'expression de la domination du nord sur le sud, des pays riches sur les pays africains miséreux qu'ils financent sans aucune contrepartie conséquente ?

Il faut sans doute en attribuer la faute à nos chefs d'Etats qui courbent le dos, plient l'échine face aux occidentaux à chaque fois qu'ils sollicitent une aide financière qui, la plupart du temps ne sert qu'à enrichir les hommes politiques au lieu de servir les populations. C'est leur propension à toujours demander de l'aide qui les dessert en nous faisant passer pour des mendiants, des paresseux qui ne font pas l'effort de se développer par leurs propres forces, leurs propres ressources naturelles et humaines. Triste.



Ambassadrice Suisse au Sénégal



Ambassadrice UE au Sénégal



Déléguée Générale du Québec au Sénégal

Suite de la page 3

Sur quel levier le Sénégal doit tirer pour amoindrir les dégâts ?

Je l'avais déjà suggéré et je le redis ici, nous avons une opportunité énorme au Sénégal de faire la différence. Nous devons procéder à une cartographie des couches vulnérables et définir une stratégie ciblée. Les plus de 65 ans font quelques centaines de milliers pour tout le pays. Ils en font encore moins à Dakar par exemple, et tous ne sont pas avec une comorbidité. Offrons-leur un suivi médical rapproché avec dépistage, prise en charge des comorbidités, éducation sanitaire, monitoring médical et familiale en même temps que le reste de la stratégie suit son cours avec la population générale.

Le nerf de la guerre est de sauver des vies et nous savons où les vies risquent le plus d'être perdues. Nous devons devancer le virus auprès des plus de 65 ans et des porteurs de comorbidités.

Un autre axe stratégique serait d'impliquer les seniors et les personnes vivant avec des comorbidités de plus en plus dans la communication. Leur voix ferait plus mouche au niveau des jeunes que celle des spécialistes et des politiques. Voir quelqu'un qui a l'âge de ta grand-mère te demander de l'aider en portant ton masque, cela parle !

La mobilisation communautaire est bien mais il faudra qu'elle soit coordonnée. Si chacun tire de son côté, on dépense beaucoup d'énergie sans pour autant que ceci soit efficace. Dans une crise, il faut une coordination de toutes les forces.

Il y a certes un coût économique mais nous devons tester encore plus. Pour suivre une épidémie, il y a besoin de données épidémiologiques qui sont le plus souvent fournies par le volume des dépistages et les données d'études hospitalières. Ici il faut savoir que la majorité des gens infec-

tés ne fréquente pas les structures hospitalières du fait de l'évolution de l'infection mais aussi du stigma sur les structures sanitaires.

Le Sénégal a certes un bon système sanitaire mais il va falloir que la médecine préventive se fasse non plus au lit du malade (dans les structures sanitaires) mais dans les familles et les communautés. Le personnel médical doit anticiper et aller vers le sujet encore sain ou faiblement affecté.

En dernier, je dirai que le levier préventif sur lequel il faut agir est l'ensemble des mesures d'interdiction qui souvent sont nécessaires. En même temps que l'on encourage les gens à rester sains en adoptant certains gestes, on décourage également ceux qui veulent adopter les gestes qui les mettent à risque ou mettent à risque les autres.

Entretien réalisé par Charles SENGHOR



HUMEUR



Daniel Fait le poids

Daniel Badislav, un gardien Roumain d'un poids de 130 kg, a fait passer son club AS Ciorogaria, de la deuxième division à la quatrième division et le club n'a pas pu l'expulser. En effet la mère du plus gros gardien du monde est l'un des propriétaires et financiers du club. Quatre entraîneurs ont démissionné à cause de Daniel, un autre est décédé d'une crise cardiaque et l'un des joueurs du club a quitté définitivement. Daniel a commencé à jouer en tant que meneur de jeu. Mais il a décidé de passer au gardien de but parce qu'il était incapable de courir et de suivre les joueurs et à cause de son non habileté à attraper des balles, l'entraîneur a été contraint de jouer avec 7 défenseurs et 3 au milieu de terrain sans attaque

